

Arrive en ville !

- *Enlève-toi donc de là! Tu vois bien que tu gênes tout le monde.*

- *Ah bon ! Vous ne trouvez pas que ce building est croche?*

- *Que le building est croche?*

- *Je vous le dis. Regardez comme il faut, il penche vers la droite.*

Comme c'était drôle de voir ce pauvre petit monsieur bedonnant, aux cheveux gris, tout décontenancé, regardant de bas en haut, la charpente d'acier de l'édifice le plus prisé des citoyens de notre grande ville moderne: Ferroville. Une agglomération modèle et cosmopolite! Un endroit où la nature, faute d'adeptes, a graduellement disparu. Vive le progrès, vive la grande ville qui a graduellement étendu ses tentacules jusqu'à m'étouffer de l'intérieur. Les artères de celle-ci ont bouché les miennes et sa pollution physique et mentale a brouillé mon âme.

Ce n'est pas bien difficile de calculer mon âge: après vingt ans de vie professionnelle intense et de débordements sans limites, je m'assois sur ce banc de la rue des Épaves depuis trente ans. J'y vois passer des centaines de personnes tous les matins. Je ne fais plus partie de cette ruche effrénée. Mais aujourd'hui, ce pauvre perdu est dans les jambes de tout le monde, et cela me fait bien sourire.

- *Tasse-toi donc, disait l'un.*

- *Tasse tes fesses, disait l'autre.*

- *Aie la sculpture, tu ne pourrais pas te tasser, tu es dans le milieu de la place.*

On peut dire qu'il prenait sa «tasse» d'insultes.

Pauvre petit bonhomme! Je me suis soudain mis à m'attendrir sur ce personnage quelque peu loufoque qui trônait au beau milieu du trottoir, sans bien comprendre qu'il gênait la fourmilière pressée de tous mes concitoyens. Il martelait toujours la même phrase en y ajoutant quelques variantes pittoresques.

- *Je vous le dis que ça ne tient pas d'bout comme c'est pas drette.*

Non, mais quel dialecte. Je me demandais bien de quel quartier pouvait être issu ce phénomène si bizarre. Je me suis quand même risqué:

Eh toi! Oui... Oui toi... lâche un peu le gratte-ciel. Viens t'asseoir un peu avec moi sur mon banc.

- *Le vois-tu, toi aussi?*

- *Oui, oui. Viens t'asseoir sur «mon» banc, j'te dis!*

Il s'approcha doucement et m'a dit d'un ton sec:

- C'est à toi ce banc-là?

- Si l'on peut dire. Je m'assois ici tous les matins. Cela doit m'appartenir un peu. Non ? Puis de là, je regarde toutes ces poules sans tête courir avec leur petite valise, leur cravate serrée, leur tête enflée et leur air de croque-mort.

- De croque quoi?

- De croque-mort. Tu ne connais pas cette expression.

- J'connais le croque-mitaine, mais celui-là croque-mort, connais pas.

- Si tu trouves que l'immeuble est croche, je peux te dire, moi, c'est tout ce monde-là qui est croche.

-Hein?

- Bien oui! ...Arrête de regarder en haut, j'te dis. Regarde en bas un peu. Leur vie est toute croche.

- Hein?

- Tu vois, c'est cela que la ville a fait d'eux et de moi. Des automates réglés par leur agenda. Je te présente les robots de Ferroville. Leur vie est réglée comme une horloge et tout ce beau monde emprunte leur labyrinthe de stress. Toujours le même. Aucune fantaisie. Lorsqu'il traverse les rues, pas de problème, ils connaissent, sans même regarder, tous les nids de poules.

- Hein?

- Connais-tu juste ce mot...hein? Des nids de poule, c'est une expression commune en ville.

- Moi d'où je viens les poules ne couchent pas les rues.

- Tu as vraiment de la misère avec les expressions. Dis-moi d'où viens-tu?

- Moi je viens d'un tout petit village bien loin d'ici. Je m'appelle Henri. Pis toi, dis-moi ton nom.

- Je m'appelle Paul Légaré

- L'égaré?

- Oui, c'est bien ça, Légaré. Toi, quel est ton nom de famille?

- Mon nom de famille? Je te l'ai dit mon nom: Henri.

- Bien voyons donc, tout le monde a un nom de famille sinon comment veux-tu tenir un registre municipal précis. Le building comme tu le dis est peut-être croche, mais au moins il a une adresse nette, précise et ... complète. Lorsque l'on t'envoie du courrier, ce n'est quand même pas juste écrit Henri.

- Bien sûr que non. Mais je suis Henri de la maison jaune. Il y aussi Henri du parc à sapins, il y aussi Pierre du bord du lac et...là je viens de faire la connaissance de Paul l'égaré.

- C'est bon, c'est bon, j'ai compris le principe. Je n'ai qu'une chose à te dire: arrive en ville! Dans un endroit civilisé comme notre belle Ferroville, tout porte un nom, un prénom, une adresse complète, un code, une plaque d'immatriculation, un numéro de téléphone, une adresse électronique précise...

- Une adresse électronique?

- Bien oui, une adresse électronique pour l'ordinateur, le téléphone cellulaire! Comment veux-tu parler à ta famille, ton voisin, tes amis si l'on ne peut pas les rejoindre.

- Nous autres, c'est moins compliqué. On traverse le chemin et on marche pour aller leur parler, on s'donne la main, on prend un p'tit verre, pis des fois, si tu as bien choisi l'heure de ta visite, on t'invite à souper. C'est peut-être ratoureux, mais Henri du parc à sapins est tellement un bon cuisinier. Peux-tu faire ça aussi avec tes noms et tes adresses clairs et précis?

Le cher Henri semblait ébranler quelque peu notre Légaré. Lui, dont la ville avait absorbé, avec le fil des ans, toute son énergie. La ville qui avait géré son emploi du temps. Son emploi de courtier au bureau de la bourse, justement ce satané gratte-ciel qu'Henri trouve croche. Dans le fond, ce pauvre bougre voyait-il plus clair? Stress, diners sautés, famille évanouie, amis perdus. Justement, tout ce beau monde disparu de sa vie, l'aurait-il été, s'il les avait rencontrés plus souvent. Le travail effréné avant tout. D'un air résolu, il se confia de nouveau à son petit bonhomme grisonnant.

- Henri, je vais te dire une chose, la ville m'a avalé!

- La ville t'a mangé...Hein?

- S'il te plaît Henri, cesse de dire: Hein. Écoute- moi bien. Dans le fond, je crois que ma vie est devenue une ville intérieure tout aussi dépourvue d'âme que celle que tu vois là. Belle en apparence, mais une partie essentielle a foutu le camp.

Tout en hochant la tête, d'un geste rapide, Henri fit signe à Légaré d'arrêter de parler.

- Laisse-moi continuer Légaré. Pis toi, avec le temps et l'emprise de ta belle Ferroville, tu serais devenu l'égaré dans ta Perdueville intérieure. Tu as délaissé ta spontanéité et ta joie toute simple de profiter d'une vie harmonieuse et chaleureuse autant à l'intérieur qu'à l'extérieur de toi. Tu as mis de côté l'eau, la chaleur, les forêts et la terre. Et tu t'es concentré que sur le métal. Le métal, bien oui: Ferroville. Je commence à tout comprendre. Tout est clair.

C'est maintenant à notre pauvre Légaré (ou l'égaré, je ne sais plus trop) de laisser sortir un mot retentissant:

- Hein ???

Je crois bien qu'Henri, malgré ses airs débonnaires, avait une vision claire de notre pauvre Légaré. Ce dernier commença à réfléchir sur les propos quelque peu imagés, mais qui avaient une signification assez surprenante et bien réelle pour Paul.

Légaré est né ici, dans sa Ferroville. On l'a éduqué selon les valeurs de cette belle cité. Le temps c'est de l'argent et l'ambition n'a d'égal que la hauteur de ses buildings. Et comme l'ambition doit être maintenue, les gratte-ciels se doivent d'être de plus en plus haut. Ce n'est peut-être pas surprenant qu'un type simple et heureux comme Henri ait une acuité intra sensorielle plus aiguisée que les habitants de cette foutue ville.

La carrière était prometteuse. Autant que l'argent rentrait dans sa poche droite autant que le vide se faisait sentir dans sa poche gauche. L'homme était devenu riche, mais son âme de la poche gauche s'était appauvri faute d'être nourrie par le bonheur. Sa vie était vide de sens.

Cette façon d'être l'a plongé dans une profonde dépression et un jour il en a eu assez: il a tout laissé tomber pour se laisser choir sur ce banc de la rue des épaves tout en contemplant son building du matin au soir. Ce fameux building qu'Henri trouve croche. Dans le fond, il a bien raison ce petit visiteur, je commence moi aussi à le voir croche.

- Arrête de ruminer, l'égaré. Il est en plein le temps de retrouver ton chemin. Si j'étais ton banc, bien, je commencerais à être tanné de te supporter. Les problèmes, c'est pire, lorsque l'on s'assoit dessus. Tu ne vois pas qu'il n'y a presque plus de peinture là où tu t'assois. C'est un signe. Cela veut dire que ton banc...il en a assez, lui aussi.

Ce que l'on croit être un hasard dans la vie ne l'est pas nécessairement.

- Pourquoi es-tu venu en ville Henri de la maison jaune?

- Je vais te le dire Paul l'égaré. L'autre matin, je me suis éveillé comme d'habitude avec le soleil levant. Sais-tu que le soleil, dans un coin de pays qui n'est pas pollué comme ici, bien, on le voit se lever. Bien oui, accompagné de superbes couleurs.

Ce n'est pas seulement nous qui avons cette chance. Que non, à ce moment, des centaines d'oiseaux se mettent à chanter et s'amuser dans le ciel. Ils n'ont pas à prendre leur petite valise et à entrer dans une prison fermée par quatre murs. Après quelques vols planés, quoi de plus amusant que de sauter de branche en branche sur ce que tu n'as pas vu depuis longtemps: un arbre.

Tu crois que tes artères commerciales sont pleines d'activités. Tu devrais voir comment ça grouille en pleine nature.

-Tu n'as pas répondu à ma question Henri. Pourquoi quitter ton paradis et venir en ville?

Après un court silence...

- On m'a confié une mission.

- Oui une mission toute simple. Est-ce que tu as déjà vu un aigle. Euh non! ... je recommence: As-tu déjà vu un aigle dans un livre?

- Oui je sais ce qu'est un aigle. C'est un oiseau avec une vue perçante et un bec crochu.

- Oui c'est bien cela. Mais n'oublie pas que c'est la seule chose qu'il a de croche.

Henri prit soudain un air très sérieux et plongea sa main dans sa poche gauche et il en ressortit une plume. Une plume d'aigle.

- Tu vois Paul, dans ma tribu amérindienne, on ne vit pas pour l'argent. Dans ma poche je n'ai aucune valeur monétaire qui me permet d'acheter quoique ce soit. Je n'ai que des objets de valeur qui apporte le bonheur à ceux qui le veulent bien.

Ce matin-là, très haut dans le ciel a tournoyé mon aigle avec lequel j'ai beaucoup d'affection et avec lequel j'ai développé beaucoup d'amitié. Toi tu as ton banc, moi j'ai mon aigle. C'est lui qui m'a confié la mission de venir jusqu'ici. Il a ressenti ta détresse et avec sa vue perçante m'a bien expliqué le chemin pour te retrouver.

Il m'a demandé de te remettre cette plume en espérant qu'en la tenant dans ta main, tu ressenties en toi la grande signification de ce geste symbolique. Sache que pour nous, la plume d'un aigle a une grande signification et une essence sacrée. Elle devrait t'apporter la paix intérieure. Avec le don d'une plume, l'on reçoit en même temps son essence. Recevoir une plume d'aigle est un honneur et permet d'éloigner le côté néfaste et d'attirer l'énergie guérissante.

Henri tendit la plume à Paul. Celui-ci semblait si perturbé qu'il la saisit en tremblant. Mais dès qu'il l'eut dans sa main, ses tremblements cessèrent. On aurait dit de la magie. Aussitôt, il dit à Henri:

- Je n'ai plus rien à faire ici. Si tu retournes chez toi je veux t'accompagner. Je veux laisser ici mes désillusions et malgré le peu de temps qu'il reste peut-être à ma vie, je veux découvrir les choses que je n'ai pas eu la chance de voir, d'entendre et de toucher et de sentir. Pour moi Ferroville, c'est terminé.

D'un bond rapide, Paul quitta son banc et était prêt à partir.

- J'aimerais savoir Henri ce que tu as dans ta poche droite, car elle semble lourde? Bien sûr si tu veux bien me le dire.

- C'est un talisman bien simple. C'est un caillou de la rivière de mon village. C'est pour me protéger de la tentation de rester en ville et me rappeler que ma rivière m'attend.

Ils avaient commencé à marcher tous les deux lorsque Paul s'arrêta et retourna vers son banc et dit à un passant pressé de courir vers sa routine infernale:

- Regarde le building, tu vois bien qu'il est croche!

Le pauvre passant laissa échapper un mot bien articulé: - *Hein?*

Paul retourna vers Henri et ils reprirent leur chemin tout en riant tous les deux comme des enfants.

- Allez, viens-t'en avec moi Paul...Légaré.